

XYZ. La revue de la nouvelle

Un homme, un homme

Danielle Fournier



Numéro 25, printemps–février 1991

Erreur sur le numéro

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3333ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fournier, D. (1991). Un homme, un homme. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (25), 18–22.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

C'est sur le ton de la confiance que j'ouvre les souvenirs. Je m'en remets à une probité sans morale ni vertu. Je laisse aller ce qui ne pousse que dans le ventre des femmes; ces femmes portent la marque du pluriel puisqu'elles sont unies malgré leurs apparentes différences et malgré le caractère équivoque de leurs rapports.

Nous aurons appris, avant la levée du jour, sa mort. Une voix tout à fait neutre et féminine aura dit à l'une d'elles, au téléphone, qu'il valait mieux se rendre à l'hôpital. C'était pour elle, pour cette femme-là, qui savait à l'avance son rôle, une mort commune, une mort comme tant d'autres. Sans doute avait-elle raison. Restait le corps. Restait un souffle scientifiquement contrôlé dans des poumons sans vie, dans un corps qui n'était plus qu'un poumon médical. Au dossier, un numéro, une fiche à remplir, un rapport à faire, des lettres à écrire. Peut-être n'avait-elle pas appris, cette femme-là, à agir devant notre désarroi, notre tension. Nous étions là, nous, séparées les unes des autres et en même temps englobées les unes aux autres dans ce consensus familial et social qui vient avec la mort.

Dans le réel, nous venions de perdre notre nom et pouvions disposer, désormais, d'un corps comme d'un objet, de son corps miroir éclaté de nos naissances. Ce corps figurait, pour nous, notre premier mort après avoir été le premier homme. Cette pensée très paralysante pour l'esprit faisait naître la représentation vivante de ce qui n'était plus, de ce qui allait nous mener, nous, vers notre propre fin. Mais peu importe, il s'agissait d'abandon.

Ce corps-là s'était donc montré exemplaire à tous égards, du moins dans sa fiction. Nous connaissions sa vie et à l'aube, il apparaissait devant nous, comme je l'ai dit, pour la première fois, mort; il nous confrontait au passage humain de la trop grande présence à l'irréversible absence, marquant ce même passage des âges de l'inconscience à la conscience avant de retomber dans l'inconscience la plus totale. Nous étions cependant émues à l'idée que ce corps ait pris et donné à jouir: il nous avait donné le langage.

Avec la mort, donc, la vie s'arrête on ne sait pour qui. Dans ce spectacle de la douleur où voyeurs trouvent voyants, le précipité des nuits et des jours m'amena à voir, moi, la nuit jusqu'en son fond, jusqu'à sa fin. Nous, devenues elles, tout à la fois fées et sorcières, mères et filles, sœurs et amantes, nous nous succédions devant ce corps sans autre vie que celle que nous ne pouvions lui refuser, sans autre plaisir que celui de la mémoire et de ses numéros de cirques. Elles, pour nous, déposaient écritures, gerbes et autres paroles qui jamais n'avaient été autrement prononcées qu'à l'une d'entre elles, jamais la même et qui, par ailleurs, ne lui avaient jamais été destinées.

Qu'en est-il de celui qui, parti, ne nous quittait pas? Ainsi, le visage jeune puis vieilli et transformé ne faisait pas fuir les ressemblances, ses traits gardaient, pour chacune, une histoire différente, singulière, secrète et intime, une histoire de chair dans ce corps à corps impossible parce qu'amoureusement incestueux.

Ici, le visage de l'enfant à naître est promesse d'avenir. Son éventuelle arrivée, cependant, veut aussi dire une disparition. Devant la mort, il n'y a plus ni doute ni jalousie: devant cette tombe ouverte, lui, le cœur absent, elles, simultanément grosses, se retrouvaient dans l'ombre du nom qui venait avec lui de s'éteindre. Le corps froid ne faisait pas peur, si ressemblant et totalement étranger; elles parlaient de lui devant lui, devenu sourd, et s'adressaient à lui devant eux. Elles ne savaient plus laquelle était laquelle ni qui elles pouvaient bien être en dehors des rires nerveux et de l'immense silence désormais leur.

Si elles s'étaient attendu à cette mort, cela ne veut pas dire qu'elles y étaient pour autant préparées. Chacune à leur manière, elles avaient tué cet homme pour le faire revivre dans le corps d'amants ou d'enfants. Me semble-t-il, depuis, que tuer quelqu'un n'est pas synonyme de sa mort. Y aurait-il donc un réel de la mort, un réel qui irait de pair avec ce numéro qui fait de l'humain un être vivant et social?

Maintes choses m'ont dépassée. Je n'ai pas été moi-même pendant de longs mois, et je désirais revoir les lieux indissociables de ce passé. Ils m'apparaissaient en rêve. J'apercevais celui qui les avait construits et habités, celui qui me les avait fait connaître. Chez lui, j'ai bu les dernières bouteilles qu'il avait achetées dans le but

avoué de faire, comme toujours, la noce; chez lui, dans sa maison à lui et dans son pays, dans ces lieux qui lui ressemblaient tant et tant que tout respirait son odeur, nous avons parlé de lui, dans cette même langue qui avait d'abord été la sienne.

Comment maintenant dire le froid qui est tombé entre nous? (À cet égard, j'ai eu la vision de son corps fragile et brisé dans la terre lors de la première pluie. Maternelle, moi qui ne le suis pas, filiale, moi qui l'ai rejeté, j'ai eu le soudain désir de me rendre au cimetière pour le réchauffer, le prendre dans mes bras, cet homme si grand, si fort, devenu pour moi un très petit enfant frêle et délicat.)

Certaines disparitions nous emportent tellement loin qu'on ne sait plus, qu'on ne voit plus. C'était donc vers la fin de la nuit, ce moment où la vie se fait tellement plus fragile que même le souffle s'éteint. Oui, la vie s'était battue contre la mort pendant toute la nuit. Oui, il avait été seul contre rien et devenait un homme qui ne savait plus qu'il était un homme. Je pense que son corps, même son corps rendu chétif, ne savait plus quel homme il portait. Le circuit des souvenirs commençait.

Ce qui l'a quitté d'abord, c'est le langage, mais ce qui l'a quitté est certainement sans langage. Comment savoir si ce qui l'a dépossédé lui est demeuré inconnu? Dans cette absence, de cette absence à lui-même, cela, cette chose-là, elles la concevaient touchées et blessées, dans la rupture des liens et dans cette absence de mots. Touchées, elles, que dis-je, certes, mais pas seulement elles. Lui, dans son corps d'homme à lui, ce seul corps qui avait si longtemps tenu lieu du seul corps d'homme possible en ce monde, il en était dorénavant privé.

J'aurai alors senti, moi pour elles, mon nom pousser, mon nom porter toutes les traces de toutes les générations précédentes. J'aurai alors entrevu les limites des entrailles: l'amour ne viendra jamais à bout de rien. Que la mémoire. Que les souvenirs écrins écarlate. Ainsi la vie devait continuer. C'est ainsi que je pense quand je me trouve devant le mur du silence, devant le très opaque mur du silence invisible qui m'aura fait écrire un mauvais numéro. Et celui-ci aura certainement fait mourir quelqu'un sans qu'il ne soit mort. Mais quand plus rien ne passe, ni l'amour, ni le désir, ni le plaisir, ni la séparation, la mort est la mort. Dans ce mur trop

sombre pour les mots, les fictions sont toujours à recommencer d'autant plus qu'on aurait voulu autre chose, autre chose que la parole, autre chose que la présence. Quelque chose du rire, de la vie, du soleil peut-être. Et de son enfant...

Mais ces quelques heures passaient très lentement, dans l'attente. Ce dont je me souviens à travers elles surtout, c'est l'odeur des fleurs mortuaires, la couleur un peu grise des peaux, les conversations sans queue ni tête et les envies d'enfants. Elles étaient dans la solitude du monde et dans son silence à lui, dans sa voix. Sa peau désormais glacée, leur peau à elles, sèche, la gorge nouée devant cette mort qui ne savait plus être autrement que présente pour la vie: avons-nous désiré prendre la fuite? Nous arrivera-t-il quelquefois d'être moins blessées devant les bruits, fureurs, délires et coups... nous arrivera-t-il quelquefois de comprendre ailleurs que dans notre corps fiché autant par sa présence que par son absence... cuirassée et vigie, sentinelles terribles, vidées et encore vidées, du blanc au noir, de la couleur à l'effacement, le personnage croît bien au-delà de ce qu'on avait seulement pu imaginer. Oublier le titre, le faux numéro, qu'en reste-t-il réellement?

Elles se disaient bien que cela n'avait aucun sens. Elle savait. On n'avait pas besoin de le lui rappeler. Elle savait comment se déroule et se défait une vie, comment ce vide en face d'elle demeure dans la ville blanche. Elles lui avaient dit de ne pas se tromper... de ne pas oublier. Personne ne pouvait répondre à sa demande. Le froid. Le froid. Les grognements de la ville depuis cette chambre aux soins si intensifs et aux odeurs de cendre, elle avait demandé qu'on la réveille, elle, chienne folle, chienne longue, née trop longue et trop maigre, trop sérieuse et trop grande, elle leur avait demandé de ne plus exister.

Nous nous trouvions dans la conjoncture où seule la réalité extérieure requérait notre vigilance, l'immense trou intérieur offensait. Il nous écartait de notre chemin: avions-nous été? Et lui, lui pour qui l'échafaudage et le récit de notre existence étaient pour une dernière fois adressés, nous entendait-il? Ce vœu ne savait être autrement que paradoxalement insupportable.

Elle cherchait pour elles, au plus profond, le miroir terni des souvenirs, l'écran teint des histoires passées. Péniblement, elle

inscrivait pour elles ces chiffres dans la douloureuse rupture de chaque phrase lourde de sons; péniblement, elle écrivait pour elles, dans leurs eaux troubles, les mots qui ne formaient plus que nénuphars sur sables mouvants; péniblement, elle vivait pour elles dans la nuit qui semblait couvrir le jour, le crépuscule d'avant l'aube pendant que le jour se levait très lentement sur elles réunies, trop lentement quand il y a tout à faire pour donner en spectacle les souffrances de la mort. Rien ne se passait, ni le bruit de son pas, ni ses remontrances. Rien. Que des lettres qui s'alignaient les unes à la suite des autres, que le vent de la rivière, que les secondes qui se succédaient et les poignées de mains et... l'impression d'être perdue.

Le magnolia n'a pas fleuri cette année-là. Nous avons planté un chêne. Dans cet inéluctable de la vie, je m'étais trompée: ne pouvant accepter la mort de cet homme, j'en avais fait mourir un autre aux yeux de la loi. Geste déréel, le vivant ne le savait pas, le mort restait présent. Il vit maintenant. **XYZ**



« Études et documents »

**André
Vanasse**

*Le Père vaincu,
la Méduse et les
fils castrés*

**Sous la direction de
Julia Bettinotti**

*La Corrida de
l'amour.
Le roman Harlequin*

**Bernard
Andrès**

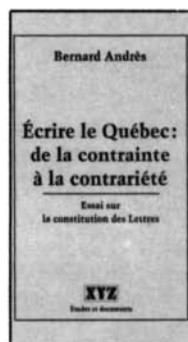
*Écrire le Québec:
de la contrainte à
la contrariété*



126 p., 14,95 \$



156 p., 16,95 \$



228 p., 19,95 \$